

Recherche sur la nouvelle

Anne Dejardin

Copyright © 2024 Anne Dejardin

Anne.dejardin@free.fr

Tous droits réservés.

ISBN :

DÉDICACE

Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici. Insérez le texte de votre dédicace ici.

Insérez le texte de votre dédicace ici.

Table des matières

1 Par ordre alphabétique.....	1
2 Un beau nom de librairie.....	6
3 Lister les choses perdues.....	15
4 Autour du livre écrit.....	21
5 Au centre.....	26
6 Le titre.....	32
7 La rencontre avec elle.....	35
8 NOM DU CHAPITRE.....	40
9 NOM DU CHAPITRE.....	45
10 NOM DU CHAPITRE.....	51

REMERCIEMENTS

Ce texte est issu d'un atelier de François Bon (avril 2024)
et n'a qu'un caractère expérimental. Il est en constance
évolution .

1 Par ordre alphabétique

Ranger ses livres, ceux qui s'élèvent en pile sur la table de nuit, qui se doivent d'être nombreux, en équilibre précaire, à deux doigts de s'écrouler, danger imminent ou talisman. Chargés de repousser les monstres que la nuit toute puissante lui invente pour empêcher son enfouissement dans le sommeil, ceux qui recouvrent la table du salon pour le cas où il resterait un instant inoccupé dans sa journée. Ranger ses livres, elle en rêvait et ce serait obligatoirement par ordre alphabétique des noms d'auteurs, d'autrices. Elle aurait bien assez de deux

rubriques : psychologie et littérature. Peut-être rajouter une case pour ceux qui lui servaient en atelier d'écriture. Là déjà elle sentait la menace du chaos : la porosité des intitulés. Il y avait toujours des rebelles pour appartenir à deux sections ou pour s'amuser à la narguer en passant de l'une à l'autre. Comme si la place perdue pouvait être retrouvée, alors que toujours elle manquait, que ranger finissait par serrer les livres les uns contre les autres et devoir forcer encore pour rajouter celui-là dans la rangée. Quand les éditeurs semblaient se moquer de l'esthétique de son rangement cohérent avec des dimensions de livres toutes différentes. Ils jouaient même de la largeur, ce qui empêcherait de placer une rangée cachée derrière celle de devant qui doublait l'espace de rangement, mais aussi permettait d'extraire à la vue tous ceux dont elle n'était pas fière, quelques romans niais, mais délicieux, ou ceux qu'elle n'assumait pas, le tantra et autre. Chaque éditeur

souhaitant se démarquer pour permettre une identification plus rapide du lecteur potentiel. à l'heure du numérique, à l'heure des espaces réduits, à l'heure du prix exorbitant du mètre carré, qui pouvait encore se permettre de grandes bibliothèques ? À l'heure où tout était voué à être remplacé à très court terme pour une remise aux goûts du jour de la décoration. Leur devenir à eux se posait, ces livres issus des générations précédentes qui garderaient dans la pâte du papier l'odeur du lieu d'avant, malgré le chauffage de l'actuel logement, malgré les avoir aérés, à cause du champignon lui avait-on appris, qui finirait par contaminer ceux d'à côté, quelle responsabilité, introduire un hôte indésirable dans le sérail, mettant l'ensemble en danger, mais justement ceux-là avec leur odeur, leurs pages que des mains d'enfants morts depuis longtemps avaient séparées d'un geste impatient de coupe-papier, pour connaître la suite de l'aventure,

ce qui arriverait aux petites filles modèles au bossu au conte de Nevers, les premiers bouleversements dans le corps immobilisé, l'accélération du rythme cardiaque juste en lisant, ce qu'il en resterait pour toujours, comme ne jamais prendre un livre inconnu en main sans un frémissement, alors ceux-là aussi il faudrait les mettre au ban, les balancer dans la benne, ne garder que ceux d'après sentant le papier neuf ou juste ceux qu'on se promet de relire, oublieux du temps passé qui a mangé celui à venir, l'horloge qui au lieu de *tic tac* égrène les soustractions, ronronne les *de moins en moins*. Extraire des livres, il faudrait, les mettre à l'écart, ne pas encore penser à ce qu'on en fera, il faut récupérer de la place, parce que la vie s'atrophie comme les surfaces habitées après la grande extension des années fastes. Il y a ceux qu'on ne relira pas, mais les yeux posés sur leur tranche suffisent à déclencher un sourire satisfait, la sensation bienfaisante que tout est à sa place, puisqu'il est là à

porté de mains, de chagrin ou de rêve, de réconfort. Ranger sa bibliothèque ou attendre que quelqu'un le fasse pour vous quand vous n'y serez plus. Ranger sa bibliothèque ou ne rien faire du tout. Ne rien faire du tout. Par ordre alphabétique, c'est ainsi qu'elle procéderait.

2 Un beau nom de librairie

Le Détour, un nom pas comme les autres, comme son écriture à elle, au fil de ses pensées et elles filent glissent sautent de détour en détour et pour cette liberté-là aussi il faut faire un détour, accepter de monter la rue des Juifs, d'un nom qui aujourd'hui détonne d'une appellation ancienne qu'on donnait partout, toujours une rue dans une ville à porter ce nom-là, sans état d'âme, pour désigner l'endroit où ils se retrouvaient entre eux à cause des quelques métiers toujours les mêmes qu'on leur laissait pour après leur reprocher de se

les être appropriés, ces domaines-là mêmes dont personne n'avait voulu au temps d'avant, de ce nom qu'il n'était pas possible de dire à voix haute sans aussitôt un malaise dans le corps où la bouche venait le de prononcer, la rue des Juifs, qui n'avait pas changé de nom, de n'avoir pas été gouvernée par ce maire élu ailleurs où il avait rebaptisé tous les lieux-dits en renforçant l'urbanisation, ainsi la rue de Malivert, appelée ainsi depuis toujours, bordée à droite du ruisseau, le Lion, nécessaire à la scierie un peu plus loin, et de l'autre côté d'une succession de prairies à vaches où on pouvait aller ramasser des champignons, mais lui, devenu maire et garder ses fonctions durant plusieurs mandats, effaçait tous les noms maléfiques, Malivert, disait-il, on y attrapait le mal en hiver, aménageant d'un nouveau nom de rue l'emplacement pour rendre son urbanisation prolifique aussi attractive que possible, avant même que ne démarre le balai des engins de

construction. Le quartier de Malpassé à Marseille, d'un événement grave qui s'y était déroulé et tant d'autres appellations qui gardaient force de témoignage de quelque chose qui avait été oublié. La librairie du Détour, avec ses vitrines soignées qui mettaient en valeur des œuvres moins actuelles, moins sujettes à l'engouement du moment, mais qu'on ne découvrait qu'à la nuit tombée, lorsque les trois tourniquets de cartes postales, certes plus originales que celles du centre-ville, auraient été rentrés. À gauche de la porte d'entrée, une sorte de table étagère où sont exposés quelques livres au format et prix « poche » recouverts d'un large et épais plastique transparent, illustration d'un ciel changeant auquel personne ne se fie, et passer le seuil c'est descendre dans le sombre et le feutré, le confiné, pénétrer dans un antre, comme dans le réconfort d'un abri, à l'écart de la fureur du dehors, en bas de la rue des Juifs qui conduit à la vieille ville sertie de

remparts, mais elle en dehors.

Une vitrine double de chaque côté de la porte, grande largeur, rayonnages nombreux en verre transparent, et tout un côté occupé par une myriade de santons de Provence qui interpellent. Qui rappellent aussi qu'il n'y a pas si longtemps, un peu plus loin, dans la rue perpendiculaire à la rue principale, tout étroite celle-là comme insister sur le fait qu'elle n'est pas la principale, il y avait eu une artiste qui confectionnait ces objets. Et voilà qu'ils avaient déménagé. Ils étaient maintenant derrière la vitre de la librairie, bariolés et minuscules, déplacés, sans décor ni présentation autre que la proximité des uns avec les autres et même cela ne parvenait pas à leur donner légitimité tant était large et nu l'espace de la vitrine. De l'autre côté, quelques livres perdus ne rachetaient rien. En entrant, on butait contre un ou deux présentoirs à cartes postales et il fallait se faufiler, tourner le corps de côté et c'est à ce

moment qu'on la voyait, à gauche, derrière un haut comptoir, blonde et jolie, lèvres roses et cheveux impeccablement tirés qui lui donnaient une allure distinguée et réservée à la fois, elle vous accueillait d'un sourire qui effaçait l'effet de la vitrine.

Entrer dans une librairie avec son livre sous le bras, c'est à l'Encre bleue. Du bois clair contre les murs en étagères, sur le présentoir circulaire au milieu où les livres sont présentés en cercle comme annoncer d'entrée qu'ici ils prennent leurs aises. Quelque chose peut circuler, l'énergie, les pensées, les envies. C'est plus étroit dans le fond et le lieu est traversant, dirait l'agent immobilier qui vous ferait faire la visite. La sortie sur la rue parallèle, on la connaît bien. C'est par là qu'on entrait cette fois où la queue avait duré 5h. Lorsqu'on arrivait à la hauteur de la caisse, on savait qu'il n'y en aurait plus que pour une heure d'attente. Une température extérieure au-dessus de 30 degrés et le soleil à pic sur tous les crânes. Il

y avait eu très peu de malaises. Le corps humain a plus de ressources qu'on ne le pense. Le sien aussi, enrobé, en surpoids, assis, transpirant, mais accueillant et plaisantant jusqu'au bout. Aujourd'hui la librairie fourmille d'un public autre que les habituels touristes qui font tourner les présentoirs à cartes postales. Le patron parle d'une voix forte, on interlocutrice âgée. Savez-vous que Butor... Il donne envie de s'arrêter à côté comme à un spectacle de rue. Se faire une idée de loin pour savoir si cela vaut la peine de s'approcher. Il parle d'abondance, elle s'en souvient, un amateur d'Echenoz aussi, son enthousiasme et ce qu'il lui avait dit de cet auteur lorsqu'elle avait acheté elle ne sait plus lequel de ses livres. Pas 14, son préféré, trouvé dans une boîte à livres. À côté de lui une dame blonde, lunettes foncées et cheveux raides, longs, en face de la caisse. Je m'avance vers elle. Dans le regard et le corps, une écoute particulière malgré le monde autour. La librairie a été

fermée deux jours pour cause d'inventaire. L'effervescence est palpable comme si on leur avait confisqué les livres ou leur en avait interdit leur accès au lieu. Elle contourne le comptoir pour venir vers moi, prend le livre tendu et comme si cela allait de soi, dit qu'elle va le lire et me recontactera.

Médiathèque de Bréhal

Neuve, une bulle de verre qui vient de sortir de terre. Une bulle avec des arêtes. Des portes de verres et elles sont nombreuses à devoir être franchies. Celle de la médiathèque plus dissimulée que les autres. Il faut chercher là où le verre a été découpé. Le verre sombre semble avoir été teinté et le contact est aussi difficile qu'avec celui qui porte des lunettes de soleil à verres réfléchissants. La porte se laisse malgré tout pousser. On est dans le sombre malgré les parois vitrées, comme si la lumière risquait d'effrayer les mots, faire pâlir leur encre comme d'un coup le cyanotype se révèle

sous l'effet du soleil. Le sombre ici s'est uni au silence. Au vide aussi. Il n'y a personne. Hormis à droite deux dames, l'une debout derrière une table toute en longueur à manipuler des livres, l'autre un peu plus loin assise et cachée par un grand écran d'ordinateur. Des lunettes cerclées de noir aggravent le sérieux de son regard. Elle ne se souvient plus bien du mail reçu ni de la proposition. Elle ne parle pas de la possibilité d'une rencontre littéraire. Un atelier d'écriture, elle a déjà une dame qui s'est proposée. Ça n'a pas l'air de prendre. On verra bien. Elle prend le livre tendu sans y jeter un œil, l'air de ne pas trop savoir ce qu'elle peut en faire. Il est vrai que des livres ici, ce n'est pas cela qui manque. La réflexion d'une autre librairie sur le port de Sanary, quand l'autre librairie avait fermé, tenue par deux dames qui avaient de multiples coups de cœur et qui aimaient vous conseiller, un endroit tout en longueur où on trouvait des livres qu'on ne verrait jamais ailleurs, un

endroit où on vous proposait une tasse de thé, où vous pouviez feuilleter tout à loisir, un endroit qui était fermé parce que la plus âgée des deux était vraiment âgée maintenant, quand l'autre continuait à travailler dans celle-ci et c'est pour cette raison qu'elle y était venue, mais tombée sur la patronne qui lui avait répondu non à une séance de dédicaces, et lui avait dit lui épargnant de justesse ma pauvre dame mais avait dit d'un ton péremptoire, mais plus personne ne lit aujourd'hui, tout le monde écrit, le trou que cela lui avait fait pour longtemps dans le corps, malgré tourner les talons et sortir vite retrouver le soleil tranchant du dehors. Et des années plus tard alors qu'elle s'apprêtait à quitter la médiathèque neuve, juste avant la porte, la dame toujours debout, une bénévoles sûrement, qui lui avait dit, chic, je vais aller voir vos vidéos sur YouTube. Dehors sur le bleu du ciel normand un soleil moins tranchant.

3 Lister les choses perdues

Perdues, et on avait bien dû en prendre son parti, et finir par admettre que non, malgré tout le mal que cela faisait, d'imaginer vivre sans, on ne les retrouverait pas. Et puis comme se produit un miracle, comme racontent ceux qui y croient, l'objet était réapparu et c'était comme une nouvelle naissance. Mais pour eux non.

Le violon sans cordes dans sa valise à velours rouge.

La machine à coudre Kaiser.

Le circuit Scalestrix.

Le porte-mine à quatre couleurs.

La salopette de soirée noir et or offerte par le père.

Les bols en faïence de pharmacie.

Les albums.

Les lettres de Munich qui avait longtemps eu vocation dans sa tête à faire un livre jusqu'à ce que

L'adresse de Nicole Voltz – Retrouver son livre et lui rajouter son T avant le Z comme juste une caresse en passant.

La coiffeuse au large plateau (et plateau et pieds tout en courbes), qu'il avait fabriquée pour sa fiancée - lui le grand-père inconnu, qui était ébéniste - avec son dessus en marqueterie, tous ces petits losanges fascinants pour l'enfant que j'étais, avec son miroir au-dedans au dos du couvercle, et qui contenait rubans, restes de pièces de tissu et tout un tas de dentelles brodées main.

Quand elle aurait perdu le poids du lourd...

Le poids des objets lourds qui avaient été construits par ceux d'avant dont c'était le métier et des deux côtés de la famille le même métier d'origine, mais à l'arrivée l'une faisant partie des notables du coin lorsque l'autre restée à vivre dans la partie ouvrière du village à cause d'un fils qui avait préféré partir travailler en usine plutôt que de travailler avec son père. Le père qui assez tôt avait perdu le goût de tirer de ses deux mains tout ce beau, à cause de la maladie de son autre fils. Le père qui avait pourtant formé l'aîné, lui avait transmis son art, ébéniste il était, pour qu'il prenne sa suite sûrement, qui aurait pu, mais n'avait pas voulu. Pas voulu travailler avec le père, à part le dimanche l'aider pour les cercueils. Après la mort de son frère, qui n'avait pas atteint vingt ans, pas pu côtoyer le père, le chagrin de la mère à frôler tous les matins, il n'avait pas voulu. Un vague sentiment de culpabilité d'être celui des deux qui survit. L'usine tournait à plein à cette époque. Elle

embauchait. Partir y travailler avait été plus simple. Il n'avait pas eu de mal à convaincre sa femme. De quoi était mort le plus jeune, personne ne savait, on disait de santé fragile, un problème de cœur, comme une mort annoncée, inéluctable et qui était survenue avant qu'il n'atteigne ses vingt ans. Une cause dont on ne disait rien, dont on n'avait peut-être même rien su à l'époque, les termes exacts du diagnostic, le médecin les avait peut-être gardés pour lui, jugeant inutile de les prononcer pour des gens qu'il devait juger n'y comprendre rien. Les meubles hauts et lourds, qui se démontaient et se remontaient facilement, malgré tant de déménagements, avec l'écriture au crayon vert ou rouge ou noir sur les faces intérieures pour aider à comprendre ce qui allait à gauche ou à droite, ceux plus petits, les meubles pour les enfants s'asseoir et des générations à s'y attabler, à tirer vers soi le petit tiroir avec le bouton doré avec sa séparation au milieu, attention à tes doigts,

du beau bois, sauf parfois pour certains les côtés pas en chêne, du bois moins noble, mais teinté pareil pour faire illusion, avec dans le lot un intrus, celui que personne de la famille n'avait construit, mais appartenant tout de même, et aujourd'hui elle est la seule à pouvoir le dire, qu'il n'a pas été fabriqué par eux, le désigner lui, dont on ignore l'origine, parce qu'il avait été chiné par sa grand-mère, mais il est bien le seul parmi ses commodes Ikea à pouvoir être bourré jusqu'à la gueule avec ses trois tiroirs puissants qui demandent de la poigne pour être tirés, mais qui ont toujours bien glissé depuis qu'il a quitté la maison d'origine et le grand salon où on ne faisait pas du feu tous les jours et où on ne faisait plus de feu du tout à la fin. Le poids de tout cela, ce lourd qui brûlerait bien. Du vrai bois. Même d'eux un jour, elle n'aurait plus la force de se préoccuper. Se délester de la responsabilité de leur devenir, les rendre à leur destinée, lui allègera quelque chose au-dedans, elle

commence à le sentir. Elle perd peu à peu le goût de les sauver.

4 Autour du livre écrit

La perte du sang dont on parle peu en littérature, lu chez une autre auteure. Il y a l'autour du livre écrit, du livre qu'on écrivait, le premier, ce qui avait fait sauter le verrou, enjamber le hors de portée, forcé le corps à s'installer devant le gros ordinateur avec son écran épais comme une vieille télévision, les touches claires larges et creusées pour accueillir la chair des doigts, je ne tapais pas encore aussi vite qu'aujourd'hui à l'époque, mais tout de même l'écriture se faisait à

deux mains, comme maintenant taper vite sans avoir réglé la police ou la taille bien trop menue, d'une urgence à écrire ou alors parce que justement elle conviendra pour un début, assumé, ce flou volontaire, avec cette impossibilité que porte le texte à être relu car il faut avancer, malgré savoir le hors-sujet, savoir qu'on n'est pas dans la proposition demandée qu'on a écoutée et très bien comprise, aucune excuse, mais ce bout de phrase lu ailleurs, *la perte du sang dont on parle peu en littérature*, qui lui avait ouvert comme une faille, réclame ce pas de travers, qu'on *court son risque* du hors-sujet, du texte raté, quand la transgression est plus forte que l'éventuelle honte de publier un texte raté, la moquette brune (le brune qui s'est écrit, alors que prune, elle était couleur prune, d'un beau mauve, lie de vin, un ton improbable pour une moquette à l'époque) de la chambre nommée bureau avec son canapé lit pour les éventuels amis de passage qui étaient peu venus, le regard par

la fenêtre vers les arbres qui bordaient le terrain, protégeaient les enfants, leur éviteraient de basculer et rouler jusque dans le ruisseau très en contrebas, une parcelle de lotissement tout au fond d'une impasse en pente, comme enfoncée dans le perdu, comme elle se sentait à cette période précise de sa vie, tout ce sang à couler, rouge, comme une plaie ouverte qui n'en finirait pas de saigner, qui demandait à être comprise, pourquoi ce flot qui ne semblait jamais devoir tarir, un beau sang rouge, tout propre, sans trace d'oxydation qui l'aurait rendu brunâtre, lui donnant de suite un air vicié, d'une coagulation qui allait se faire, quand tout était en marche de résolution, en bonne voie, elle assise dans son impasse sur une plaie dont elle ne pouvait rien dire, toutes les questions qui tourneraient dans sa tête et qui ne trouveraient pas de réponse, jusque quand le sang, le chagrin, la détresse, est-ce qu'elle compterait les années, ce sans lui qui n'existait plus, d'une décision qu'elle

avait prise, et comme relever la tête hors de l'eau, elle avait conduit son corps à l'ordinateur, avait assis la partie de son corps qui lui obéissait encore et posé les doigts sur le clavier et écrit l'histoire d'une femme qui lui ressemblait beaucoup qui avait connu le joie de la lecture à la prise de sang, elle revoit le laboratoire où elle n'était pas cliente, a oublié pourquoi elle était allée à celui-là, sa mère qui l'y avait conduite en voiture et qui était restée garée en double file, et elle entrant et sortant presque de suite avec la feuille dépliée entre les mains, sautillant presque de la joie circulant d'un coup dans tout le corps, le soleil à travers l'arbre nu de décembre comme une heureuse coïncidence, elle s'en souvient. Le sang indomptable comme le chagrin, souffle ton nez et arrête de pleurer, elle avait beaucoup écrit à ce propos, dans plusieurs de ses livres, celui-ci, celui de la préménopause, celui de la première fois, et voilà que lui venait à l'esprit l'expression « se faire un sang

d'encre ». Alors qu'elle faisait encre de son sang. Noir de la toute petite police de caractère, l'illisible nécessaire du premier jet, du hors sujet.

5 Au centre

Elle ouvre le coffre, s'étonne de le trouver vide ou presque. Un coffre qu'on n'ouvre jamais, à cause de ce qu'on a volontairement posé dessus, des objets dont on interdit le toucher aux enfants avec une bouche fermée et des yeux sévères. Alors vous pensez de là à l'ouvrir. Il faudrait précieusement déplacer les objets sacrés posés dessus, trouver où les déplacer le temps de la manœuvre et à part au sol on ne trouverait rien. Soulever le couvercle, lourd puisqu'il s'agit d'un coffre de menuisier. Peint par le père d'une teinte marron,

lorsqu'il l'avait récupéré à la mort de sa mère, qu'il avait fallu vider la toute petite maison coincée entre deux autres, le coffre du père ébéniste qui n'avait pas repris le métier du père, pas plus que lui ne le reprendrait d'ailleurs, il n'était pas question de le laisser derrière soi, vendre vite la maison soit, la maison où on attrapait le cancer, comment cette idée avait-elle germé dans leurs esprits scientifiques, mais le coffre avait été emporté, enduit par le père qui n'avait désormais plus le temps de bricoler, préférait aller à la pêche lorsqu'il obtenait un rare jour de congé, recouvert d'un produit marron foncé qui rendait le revêtement inaltérable, et tant pis si la mère avait déploré sa laideur, il n'y aurait plus à y revenir, protégé et moche il l'était pour longtemps, si bien que les enfants de toutes les générations futures auraient bien pu jouer dessus à taper avec leurs cubes, y écraser les roues de leurs petites voitures, dessiner à côté de la feuille avec les feutres

indélébiles promis lavables sur le carton d'emballage, il n'en aurait gardé aucune séquelle, ce coffre en bois simple sans fioriture, car fait pour contenir les instruments de menuiserie du siècle passé, des années 1920, que je ne pourrais citer sans faire quelques recherches et ce serait comme ressortir le passé, l'autopsier, broder un peu dans les blancs.

Au fond du coffre et bien au centre, il y a le titre. Le corps debout, le regard qui tombe comme suivre un objectif qui n'aurait pas besoin d'être cadré, qui se trouverait juste au centre. À gauche comme à droite, c'est vide, alors qu'elle avait cru qu'il serait bourré jusqu'à la gueule. Il y a ce titre et de chaque côté du vide. Toutes ces années à écrire. Les manuscrits devraient se trouver là. Sous le titre, quelques exemplaires du même manuscrit. Rien d'autre.

Elle lit le titre. Soupire. Elle n'a jamais été douée pour les titres. Pas plus que pour les

résumés. Elle est faite pour les longueurs, pour le temps qui dure, pour les précisions, pour tourner autour du pot avant d'entrer dans le vif du sujet, pour écrire autour, à côté, à propos, écrire sur ce qu'on n'a pas vu, n'aurait pas vu, qu'on a tenu secret, parce qu'on nous avait dit que ça ne se faisait pas de parler de ce qui se passait chez nous, comment on le lui avait fait comprendre, que cela lui rentre dans le corps, dans la tête, mets-toi bien cela dans le crâne, on ne raconte pas ce qui se passe à la maison, cela ne regarde personne, ne pas lever les yeux vers l'intérieur de chez les autres malgré la lumière du dedans qui y invite qui rend tout joli et joyeux qui peint au mur du douillet à leur table des discussions animées et chaleureuses, de grandes fenêtres pour laisser entrer la lumière des jours gris et qu'il ne faut pas lui barrer le passage avec des rideaux, des voilages, ces empêcheurs de laisser passer le soleil des fois qu'il sortirait. Détourner le regard il fallait.

Longtemps à la première page, et peut-être sous le tas retrouverait-elle un exemplaire de ce modèle, il y avait eu ce dessin. Redondant avec le titre. Mauvais, le titre. Le livre aussi sans doute. Avec des passages qu'il aurait fallu sauver, elle pouvait en être sûre. Écrire depuis le corps, elle savait faire. Selon l'expression belge, « elle sait le faire ». Dire autrement modifierait quelque chose. Rendrait le texte illisible à celle qui l'aurait écrit. L'autrice doit relire et ressentir exactement la même chose. Écrire « elle peut le faire » plutôt qu'elle sait faire, fausse la donne, même si c'est plus français. C'est dur de rester fidèle dans une traduction de français belge à français français.

Rien ne sera dit du dessin qu'elle pourrait décrire, du titre qu'elle pourrait dévoiler, d'où était placé le dessin d'origine, d'où serait placé celui qu'elle copierait pour en avoir un exemplaire, à part cela au-dessus de la commode aux trois tiroirs qui n'avait pas été construite celle-là, mais chinée par la

grand-mère, fille de menuisier, comme s'affirmer ou s'affranchir, et qui aurait davantage de valeur à ce qu'en dirait un jour la cousine qui s'y connaissait, avait été antiquaire, que toutes les autres armoires fabriquées, décorées à la poigne délicate de son artisan de père. Et du sang aussi on ne dira rien.

6 Le titre

Pencher, ce serait le titre, s'il n'a pas déjà été pris comme un papillon dans le filet, tu es pris, tu m'appartiens. Et pourquoi ne pourrions-nous pas être plusieurs assis dessous le titre, s'y abriter un temps d'écriture pour chacun y laisser quelque chose de nous qui viendrait du tréfond du cœur.

Pencher, depuis l'inclinaison du cou qui aurait lâché la tête pour l'amener juste au dessus de lui, le premier manuscrit, avec son titre mauvais, en gros caractères selon l'expression, mais qui ne l'étaient pas, le

choix de la dimension de la police trahissait une retenue, comme si pour l'autrice écrire était déjà assez blasphématoire, mériterait bien un lavage au savon de tout l'intérieur de la bouche, de l'endroit d'où parlait la voix qui lui dictait quoi écrire, comme elle le lui infligeait à son petit garçon, la mère, chaque fois qu'il disait un gros mot, écrire aussi c'était donner à son cou drôle d'inclinaison, comme s'agenouiller et pour mieux prier poser sa tête dans la chaleur des deux mains, et quelque chose se relâche dans ce mouvement d'abandon, c'est ce geste qu'elle avait fait au dessus du coffre pour distinguer son contenu, obligée d'approcher les yeux, de cette myopie que l'âge venant aurait dû corriger, mais dieu merci cela ne s'était pas produit, qu'on lui laisse sa mal commode adaptation au monde alentour que certain charlatan aurait voulu lui corriger d'un coup de bistouri et tous ses repères échafaudés, minutieusement réglés seraient devenus d'un coup obsolètes.

Pencher, ausculter ce qui restait du passé et pourrait constituer preuves et pistes pour raconter, pour effleurer au plus juste la vérité et à l'encre la fixer, la figer, qu'on n'ait pas à y revenir.

Pencher serait le titre. Avec ou sans de points de suspension.

7 La rencontre avec elle

Elle qui exposait des dessins au crayon. Dans une salle d'école sans étage, parce qu'ici le terrain ne coute rien et que les bâtiments peuvent ramper comme manger de l'espace au sol. Un bourg au milieu des prairies avec en son centre une église assise sur ses morts, comme hissée sur la pointe des pieds pour tenter de se grandir dans tout ce plat alentour. Le mur circulaire non plus ne lui donnait des allures de château fort. Il encerclait morts et croyants, dans l'espoir de les faire se tenir ensemble et était percé de quatre ou cinq marches qu'il aurait fallu

gravir pour se diriger vers l'entrée de l'église. Toutes les maisons couchées sagement en contrebas faisaient silence sauf le samedi matin, jour où la petite épicerie s'agrémentait d'un mini marché et faisait bistrot en terrasse. Mais tout était redevenu calme quand elle était entrée dans l'école en face pour visiter l'exposition annoncée. Le sol carrelé d'un motif qui trahit son âge, des portes à doubles battants pour permettre le passage des charriots de la cantine, une lumière édulcorée par les tons jaune rose et bleu des murs destinés à abriter des enfants mêlée à un peu de lumière du jour et des grilles sur pieds disposées comme un chemin de croix qui dissimulait la présence de l'artiste.

Des dessins étaient accrochés à des simaises sur ces panneaux grillagés. Le soleil qui perçait le carreau éclairait le dos de certaines affiches et les rendait difficiles à déchiffrer. Elle marchait lentement suivant la trajectoire proposée. Le visage qu'elle

avait fini pas entrevoir s'était approprié la rondeur comme arme de séduction. Elle transformait tout harmonieusement comme un enrobé de douceur, mais sans doute y avait-il aussi le sourire, le pulpeux des lèvres sans maquillage, les yeux rieurs, les lourds cheveux bouclés relevés en chignons avec des mèches rebelles et qui donnaient à l'édifice une précarité teintée de suspens. On pensait à l'éphémère de la jeunesse, on devinait une rondeur qui s'alourdirait, mais qui n'était encore qu'esquisse. Les dessins l'avaient émue par surprise. Des traits simples, des formes improvisées aux abords d'une maladresse assumée, l'usage de crayons de couleur comme ligne directrice et c'était revenir à l'enfance, faire le choix de l'impermanence, le revendiquer, avec la sensualité de l'effleuré du coloriage aux crayons, ici rien n'est définitif, tout pourra être effacé, le choix du papier bas de gamme, feuille à imprimante au grammage minimal, ne sera percé ni par l'encre ni le

feutre, et aussi le choix de ce moyen, le crayon, pour faire œuvre avait en soi comme conservé la liberté de l'enfance, assumer l'éphémère de ce qu'on vient de créer, son ambivalence aussi, le loup avec ses crocs de démon et son pelage d'ours en peluche, toujours osciller entre deux, le doux et le cruel, comme le choix du papier, bas de gamme, grammage minimal de feuille à imprimante, ce quelque chose d'inachevé dans l'adulte qui produisait cette œuvre, elle le retrouverait chez d'autres et sans doute finirait-elle par comprendre que c'est pour cette raison que quelque chose en elle en gardait longtemps après bouleversement, la première fois qu'elle s'était approchée, et pourquoi avait eu envie de lui parler, ce qu'elle lui avait dit, ce n'est que plus tard qu'elle attribuerait un semblant d'explication lorsqu'elle découvrirait tout à fait par hasard sa date de naissance, le jour exacte et le mois et l'année, mais pas lors de leur première rencontre, non, l'idée de

n'avait pas effleurée, à cause peut-être de sa façon de se vêtir, hors du temps, hors des diktats de la mode, une robe serrée à la taille et froncée d'un tissu à fleurs des années 60 cette après-midi-là, des choix vestimentaires insolites qui pouvait la faire basculer d'une allure d'étudiante à celle d'une personne à l'approche de la cinquantaine.

8 NOM DU CHAPITRE

Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici.

Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici.

Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici. Insérez le texte du chapitre 8 ici.

9 NOM DU CHAPITRE

Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici.

Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici.

Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici. Insérez le texte du chapitre 9 ici.

TITRE DU LIVRE

TITRE DU LIVRE

texte du chapitre 10 ici. Insérez le texte du chapitre 10 ici.
Insérez le texte du chapitre 10 ici. Insérez le texte du
chapitre 10 ici. Insérez le texte du chapitre 10 ici. Insérez le
texte du chapitre 10 ici. Insérez le texte du chapitre 10 ici.
Insérez le texte du chapitre 10 ici. Insérez le texte du
chapitre 10 ici. Insérez le texte du chapitre 10 ici. Insérez le
texte du chapitre 10 ici. Insérez le texte du chapitre 10 ici.
Insérez le texte du chapitre 10 ici.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Insérez la biographie de l'auteur ici. Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la
biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici
Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la
biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici
Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la
biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici
Insérez la biographie de l'auteur ici Insérez la biographie de
l'auteur ici Insérez la biographie de l'auteur ici